

celle du chien, comme je l'ai déjà prouvé en montrant que les signes mimiques ou indicatifs employés par l'enfant, après qu'il a de la sorte dépassé le perroquet, sont psychologiquement identiques à ceux qu'emploient le chien. En outre, là où la dénotation commence tardivement, et se développe lentement, comme chez ma propre fille, ces signes indicatifs, comme nous l'avons vu, peuvent se perfectionner beaucoup encore, de telle sorte que, dans ces circonstances, un enfant de deux ans exécutera une petite pantomime pour relater ses expériences. Ce fait me dispense de la comparaison imaginaire avec un chien qui pourrait parler, ou avec un perroquet qui aurait l'intelligence d'un chien, car il me fournit le cas inverse d'un enfant *incapable* de parler à l'âge habituel. Nul ne peut suggérer que l'intelligence d'un pareil enfant à l'âge de deux ans diffère en nature de celle d'un autre enfant du même âge, qui, parce qu'il a plus tôt acquis l'usage des mots, peut se permettre une moindre perfection dans l'emploi des gestes (1).

Le cas d'un enfant en retard pour parler peut donc être pris comme un indice psychologique du développement de l'idéation humaine dans l'ordre réceptuel, qui se trouve par hasard pouvoir être comparée de plus près avec celle des mammifères supérieurs, que cela n'est possible dans le cas de l'enfant qui commence à parler à l'âge normal. Mais à l'égard du premier cas, nous avons déjà vu que les gestes commencent par être beaucoup moins expressifs que ceux du chien, puisqu'ils se perfectionnent de façon à leur devenir psychologiquement identiques, et qu'enfin ils continuent à se développer encore graduellement et dans le même sens. Si donc, dans ce cas, on ne peut invoquer aucune différence de nature *avant* le moment où le langage se présente, on n'en peut non plus invoquer *après* que cet âge a été atteint, dans le cas où celui-ci se présente plus tôt que d'habi-

(1) Toutefois, si quelqu'un de mes adversaires émettait cette proposition en réalité, il déposerait les armes. Le point fort de son argument, c'est, comme nous le savons, la faculté de concevoir, la faculté caractéristique de l'homme d'objectiver les idées. Or chacun admet que cette faculté est impossible en l'absence de la conscience de soi. Dira-t-on alors que mon enfant avait atteint la conscience de soi et la contemplation introspective de ses propres idées, avant d'avoir acquis la faculté du langage, c'est-à-dire la *condition* qui lui permet de nommer les idées? S'il en est ainsi, il suit qu'il peut y avoir des concepts sans noms, et toute la citadelle de mes adversaires s'écroule.

tude. Ou bien pour revenir à la comparaison précédente, si un chien pouvait parler comme un perroquet, ou si un perroquet égalait le chien en intelligence, les facultés connotatives de l'enfant garderaient leur parallélisme avec celles de l'animal pendant une période de développement psychologique plus longue que cela n'a lieu.

Nous rappelant donc que des animaux aussi bas placés dans l'échelle psychologique que les oiseaux parleurs, arrivent à dénoter les objets, qualités, etc.; nous rappelant que quelques-uns de ces oiseaux étendent leurs noms dénotatifs à des objets et qualités appartenant évidemment à la même classe; nous rappelant encore que tous les enfants, avant de commencer à parler, ont de beaucoup dépassé les oiseaux parleurs, à l'égard du langage indicatif ou des gestes mimiques, alors que certains enfants (ou ceux qui ne parlent que tard) élèvent le langage au niveau d'une pantomime, établissant par là que l'idéation réceptuelle juste avant le moment où ils commencent à parler est invariablement supérieure à celle des oiseaux parleurs, et souvent aussi à celle de tout autre animal; nous rappelant tout ceci, je prétends que ce serait absolument incompréhensible si les enfants, peu de temps après qu'ils ont commencé à parler, ne témoignaient pas d'une avance considérable sur les oiseaux parleurs dans l'emploi des signes dénotatifs et dans l'extension de ces signes en mots connotatifs. Comme nous l'avons vu, tous les adversaires prudents sont forcés d'accorder qu'avant d'être en état d'employer ces signes, l'enfant se meut dans la sphère réceptuelle de l'idéation, et que cette sphère est déjà (entre un et deux ans) bien au-dessus de celle du perroquet. Pourtant, comme le perroquet, un des premiers usages qu'il fasse de ces signes est dans la dénotation des objets individuels. Puis comme les perroquets plus intelligents, il étend la signification de ses noms dénotatifs aux objets qui ressemblent le plus évidemment à ceux qui ont été désignés en premier. Et à partir de ce point, il fait de rapides progrès dans ses facultés de classification connotative. Mais peut-on sérieusement soutenir, en présence des considérations qui précèdent, que ces rapides progrès dans cette classification témoignent d'une différence quelconque de nature entre l'idéation de l'enfant et celle de l'oiseau? Si l'on accorde (comme il le faut faire, si mes

adversaires ne veulent se suicider) qu'avant de pouvoir du tout parler, l'enfant était limité à la sphère réceptuelle d'idéation, et que dans les limites de cette sphère réceptuelle, son idéation était déjà supérieure à celle de l'oiseau, cela revient simplement à accorder que des analogies *doivent* frapper l'enfant, qui sont un peu trop éloignées pour frapper l'oiseau. C'est pourquoi, tandis que l'oiseau étendra simplement un nom dénotatif d'une sorte de chien à une autre, l'enfant, après avoir fait ceci, ira plus loin, et appliquera le nom à une représentation modelée, puis à l'image d'un chien.

Certainement, nul n'osera prétendre qu'il y a ici, au début de l'articulation, la preuve d'une différence quelconque de genre entre l'esprit humain et l'esprit d'un représentant de la psychologie animale aussi pauvre que le perroquet. Mais si aucune différence de ce genre n'existe ici, on ne peut non plus affirmer qu'il en existe ailleurs jusqu'au moment où nous arrivons à cette phase de l'idéation humaine où l'esprit est apte à contempler cette idéation comme telle. Donc, en ce qui concerne les phases que nous considérons actuellement (phase dénotative et réceptuellement connotative), j'accorde que ma situation est établie. Et pourtant ce sont là en réalité les phases au sujet desquelles il importe le plus d'être fixé, parce que, par le fait qu'elles ont été ignorées par presque tous les écrivains qui soutiennent l'existence d'une différence de nature entre l'homme et l'animal, on a perdu de vue les phases de transition les plus importantes — parce que ce sont les premières — et les facultés pleinement développées de l'esprit humain ont été mises en opposition avec leurs faibles origines chez l'animal, sans qu'il ait prêté d'attention à l'histoire probable de leur développement. Jusqu'ici, autant que j'ai pu voir, aucun psychologue n'a clairement présenté la simple question de savoir si la faculté de nommer est toujours et nécessairement co-étendue avec celle de *penser les noms*, et de là suit que les deux facultés ont été supposées une et identique. Toutefois, comme je l'ai montré dans un précédent chapitre, même dans les formes les plus élevées de l'idéation humaine, nous employons habituellement les noms sans nous attarder à y penser en tant que noms. Ce qui prouve que même dans les sphères supérieures de l'idéation, les deux facultés ne

sont pas *nécessairement* coïncidentes (1). Et ici, j'ai encore montré que chez l'animal, comme chez l'être humain, l'une de ces facultés est dans son origine *totale* *indépendante* de l'autre : qu'il existe des noms connotatifs avant qu'il n'existe des pensées dénominales, et que ces noms connotatifs, quand ils se présentent pour la première fois chez l'animal ou chez l'enfant, ne témoignent d'aucune aptitude idéationnelle autre que celle qui est prouvée par ces phases dans le langage gesticulé qui sont partout à leur base. Les récepts nommés du perroquet ne peuvent pas plus être considérés, par mes adversaires, comme de véritables concepts, que les gestes indicatifs de l'enfant ne peuvent être par eux regardés comme différant en nature de ceux du chien.

En résumé, en ce qui concerne les phases indicative, dénotative et connotative de la faculté de faire des signes, je ne vois pas que l'on puisse invoquer une différence de nature entre l'intelligence de l'homme et celle de l'animal, en dehors naturellement de toute preuve de la conscience de soi chez le premier, c'est-à-dire tant que ces deux intelligences se meuvent dans ce que j'ai nommé la sphère réceptuelle. Considérons donc maintenant ce que j'ai nommé la phase préconceptuelle, c'est-à-dire cette vie réceptuelle supérieure de l'enfant, qui, tout en dépassant la vie réceptuelle de tout animal, n'atteint point encore la vie conceptuelle de l'adulte.

D'après ce que j'ai déjà dit, il me semble qu'il faut accorder qu'au point où la vie réceptuelle de l'enfant commence à dépasser la vie réceptuelle de tout autre mammifère, nulle différence psychologique de nature ne peut être affirmée. Analysons donc cette vie préconceptuelle à un niveau plus élevé, et analysons la nature de l'idéation qui s'y présente. Considérons le cas de l'enfant de deux ans environ, capable de construire une proposition rudimentaire, communicative ou préconceptuelle, telle que : *sœur pleure*. A cette époque, comme je l'ai déjà montré, il

(1) Voy. p. 81-83, où il est montré que même dans les cas où la pensée conceptuelle est nécessaire pour la formation originelle d'un nom, le nom peut, par la suite, être employé sans l'action de cette pensée, de la même manière que les actes originellement dus à l'intelligence peuvent, par une fréquente répétition, devenir automatiques. A la fin du présent chapitre, on verra qu'il en est de même pour la prédication pleine ou formelle aussi bien.

n'existe point de conscience de soi en tant qu'agent pensant, il n'est point d'aptitude à énoncer une vérité comme vraie. *Sœur* est le nom dénotatif d'un récept, et *pleure* le nom dénotatif d'un autre. L'objet et l'acte que ces deux récept représentent respectivement se trouvent se présenter en même temps à l'observation de l'enfant : celui-ci les dénote tous deux simultanément, *il les met en apposition*. Il fait ceci, simplement en suivant les associations déjà établies entre le récept d'un objet familier avec son nom dénotatif *sœur*, et le récept d'un acte fréquemment répété avec son nom dénotatif *pleure*. L'apposition de ces deux récept dans la conscience, avec leur dénotation correspondante, est effectuée *pour* l'enfant par ce qu'on peut appeler la *logique des événements*, elle n'est point effectuée *par* l'enfant au moyen de quelque groupement intentionnel ou conscient de ses idées, tel que celui qui constitue le trait caractéristique de la logique des concepts.

Telle étant la situation, mes adversaires se trouvent dans le dilemme suivant. Ou bien il y a ici du jugement, ou il n'y en a pas. Si vous admettez qu'il y en a, il vous faut admettre aussi que les animaux opèrent des jugements, parce que j'ai déjà montré que (d'après votre propre doctrine, comme d'après la mienne) le seul point par lequel on puisse dire que la faculté du jugement diffère chez les animaux et chez l'homme est l'absence ou la présence de la conscience de soi. Si, d'autre part, vous répondez qu'il n'y a point jugement parce qu'il n'y a pas conscience de soi, je vous demanderai à quelle phase du développement ultérieur de l'intelligence de l'enfant vous considéreriez que le jugement se produit ? Vous me répondez que le jugement naît là où naît la conscience de soi. Je vous demande alors de remarquer que, comme cela a déjà été établi, le développement de la conscience se fait lui-même graduellement, de telle sorte qu'en raison de la limitation que vous donnez actuellement au mot jugement, il devient impossible de dire quand cette faculté prend naissance. En fait, elle se développe peu à peu, *pari passu*, avec le développement de la conscience. Mais s'il en est ainsi, là où la faculté d'énoncer une vérité perçue passe dans la faculté plus élevée de percevoir une vérité en tant que vraie, il doit y avoir une série de gradations qui rattachent ces facultés l'une à l'autre.

Jusqu'au point où commence cette série de gradations, nous avons vu que l'esprit de l'animal et celui de l'homme sont parallèles ; ils ne se distinguent l'un de l'autre par aucun principe psychologique. Prétendez-vous donc que jusqu'à ce moment, les deux ordres d'existence psychique sont identiques de nature, mais que durant son progrès à travers cette série finale de gradations l'esprit humain devient par quelque procédé différent en nature, non seulement de celui des animaux, *mais aussi de ce qu'il était lui-même auparavant* ? Si oui, il me faut ici me séparer de vous, car ici votre argument aboutit à une contradiction. Si A et B sont affirmés être identiques par l'origine et la nature, et si l'on affirme que B se développe en C, et, par suite, que C ne diffère d'A et de B que par le degré, il est contradictoire d'avancer plus loin que C diffère en nature d'A. C'est pourquoi je crois qu'en ce qui concerne la phase préconceptuelle de l'idéation, il demeure impossible à mes adversaires de montrer qu'il existe quelque différence psychologique de nature entre l'homme et l'animal.

Donc, en ce qui concerne cette phase de l'idéation, je prétends avoir montré que de même qu'il existe une nomination préconceptuelle par laquelle les noms originellement dénotatifs prennent une extension progressive et considérable dans la signification connotative ; de même, il existe une prédication préconceptuelle par laquelle les mots dénotatifs et connotatifs sont rapprochés, sans qu'il y ait une connaissance conceptuelle quelconque de la relation qui est virtuellement affirmée exister entre eux. J'ai prouvé, en effet, dans le précédent chapitre, que ce n'est point avant la troisième année que l'enfant acquiert la conscience véritable ou réceptuelle, et par conséquent, atteint à la prédication véritable ou conceptuelle.

Pourtant, longtemps avant cette époque, comme je l'ai montré aussi, l'enfant construit ce que j'ai appelé des propositions rudimentaires ou préconceptuelles, c'est-à-dire *non réfléchies*. Ces propositions sont donc des énoncés de vérités faits pour les besoins pratiques de la communication, mais ce ne sont pas des énoncés de vérités en tant que vraies, ce ne sont donc pas du tout des propositions à parler strictement. Ce sont des traductions de la logique des récept, mais non de la logique des concepts, car

ni la vérité ainsi énoncée, ni l'idée ainsi traduite n'ont jamais pu être placées devant l'esprit comme étant elles-mêmes un objet de pensée. Pour pouvoir être placées dans cette position, il faut qu'elles aient pu être dissociées par l'esprit lui-même du restant de son organisme, ou, comme le dit M. Mivart, il lui a fallu pouvoir faire que les choses affirmées « existent à côté du jugement, non *dans* lui. » Et ceci n'est possible que si l'esprit possède la conscience de soi. Mais, comme je viens de le faire remarquer, ce n'est point encore le cas pour l'enfant de l'âge en question. Il nous faut donc conclure qu'avant que n'existe le jugement ou la prédication, tels que les comprennent les psychologues (conceptuels), il y a un jugement et une prédication d'un ordre inférieur (préconceptuel) par lesquels les vérités sont énoncées dans le but de communiquer des idées simples, alors que les propositions qui renferment celles-ci ne sont point elles-mêmes des objets de pensée. Et, qu'on y fasse bien attention, la prédication rudimentaire ou préconceptuelle dont il s'agit, s'accomplit par la simple apposition de signes dénotatifs, conformément aux principes généraux de l'association. A étant le nom dénotatif d'un objet *a*, et B le nom dénotatif d'une qualité ou action *b*, quand *a* et *b* se présentent simultanément dans la nature, la relation qui les unit est préconceptuellement affirmée par le simple acte de mettre en apposition les dénnotations correspondantes A et B, acte qui est rendu inévitable par les lois élémentaires de l'association psychologique (1).

Toute la question se rapporte donc à la dernière des trois phases d'idéation qui ont été mises à part pour la discussion, la phase conceptuelle. Qu'il y ait, ou qu'il n'y ait pas de différence de nature

(1) A cet égard, il est intéressant de noter l'absence de la copule. Malgré leurs tendances imitatives très prononcées, et bien que les enfants anglais entendent exprimer la copule dans presque toute phrase qui leur est adressée, leurs propres propositions, dans la phase préconceptuelle, se passent de celle-ci. (Voir p. 203.) En se fiant à l'apposition seule, sans exprimer aucun signe de relation, le jeune enfant communique en langage parlé une traduction immédiate des actes mentaux impliqués dans la prédication. Comme je l'ai déjà fait remarquer, nous rencontrons le même fait dans le langage mimique naturel, même quand celui-ci a été développé en les systèmes conceptuels perfectionnés des Indiens et des sourds-muets. Enfin, dans un chapitre ultérieur, nous verrons qu'on en peut dire autant de toutes les formes plus primitives du langage parlé qui existent encore chez les sauvages. De la sorte, nous rencontrerons ici une nouvelle preuve, s'il en était besoin, de l'erreur qu'il y a à regarder la copule comme un élément essentiel d'une proposition.

entre l'idéation qui peut, et celle qui ne peut pas par elle-même devenir un objet de pensée, voilà une question à laquelle il ne peut être répondu que par l'étude des relations qui existent entre toutes deux chez l'enfant en voie de développement. Mais, comme nous l'avons vu, quand nous étudions ces relations, nous voyons qu'elles sont évidemment celles d'un passage graduel ou continu de l'une en l'autre, passage si graduel et si continu en fait qu'il est impossible, même au moyen de l'examen le plus attentif, de décider fût-ce très approximativement où commence l'une et où finit l'autre. Je n'ai donc pas à revenir sur ce point. Ayant déjà montré que la condition même de l'existence de l'idéation conceptuelle (la conscience) se développe d'une façon graduelle chez l'enfant, il est superflu de démontrer plus longuement que le développement de l'idéation conceptuelle, hors de l'idéation préconceptuelle, se fait aussi graduellement. Par lui-même, ce fait suffit déjà à écarter l'assertion de mes adversaires d'après laquelle il y a des preuves que l'idéation réceptuelle diffère en origine et en nature de l'idéation conceptuelle. C'est seulement s'il pouvait être démontré, ou bien que l'idéation réceptuelle de l'enfant diffère en nature de celle de l'animal, ou que l'idéation préconceptuelle de l'enfant diffère en nature de l'idéation réceptuelle antécédente du même enfant, ou bien enfin que cette idéation préconceptuelle diffère de la même manière de l'idéation conceptuelle qui lui fait suite, c'est seulement si l'une ou l'autre de ces alternatives pouvait être démontrée que mes adversaires pourraient justifier leur assertion. Et d'ailleurs, au simple point de vue de la logique, pour établir l'une ou l'autre des deux dernières alternatives, il leur faudrait reconstruire entièrement leur argument. Pour le moment, celui-ci marche sur l'hypothèse que dans toutes les phases de son développement, l'esprit humain est un de nature, et que nulle part il ne change fondamentalement d'un ordre d'existence à un autre. Mais au cas où quelques adversaires subtils viendraient dire que si j'ai montré l'impossibilité d'accepter la première des trois alternatives — et si par conséquent, j'ai établi qu'il n'est pas de différence même de degré entre l'esprit de l'enfant et celui de l'animal — j'ai cependant ignoré la possibilité de l'occurrence d'un miracle spécial qui, se produisant au cours du développement ultérieur

de tout être lui-même, en régénérerait l'esprit, lui donnerait une nouvelle origine, et le changerait ainsi de nature, si quelque adversaire venait dire ceci, je considère les deux alternatives comme logiquement possibles. Mais, comme nous l'avons maintenant si pleinement vu, l'étude de l'intelligence de l'enfant, tandis que celle-ci passe à travers ses différentes phases de développement, ne fournit pas la moindre preuve en faveur de l'une quelconque de ces alternatives; alors qu'au contraire elle montre clairement que le passage d'un des niveaux d'idéation au suivant est si graduel et si continu qu'il est pratiquement impossible de tirer entre eux une ligne de démarcation véritable. Ceci en soi suffit à écarter l'assertion de mes adversaires, puisque cela montre que celle-ci est non seulement gratuite, mais opposée à toutes les preuves fournies par l'étude des faits. Néanmoins, toujours en nous maintenant sur le terrain de la psychologie seule, il demeure deux considérations générales et importantes d'ordre indépendant ou supplémentaire qui tendent fortement à venir à l'appui de mon argument. Je veux donc les exposer ici.

Il faut considérer tout d'abord que si les progrès hors des phases inférieures de développement mental vers la conscience de soi, constituent sans doute un grand et important fait, il n'est point si grand, ni si important quand on le compare à ce que deviendra plus tard ce développement, et ne suffit point pour nous le faire regarder comme constituant une différence *sui generis* — ou même peut-être la principale différence — entre l'homme et l'animal. Car si d'une part, nous avons maintenant vu que, étant donnés les éléments de jugement et de prédication tels qu'ils se présentent chez le jeune enfant (ou tels qu'ils ont pu vraisemblablement se présenter chez nos ancêtres semi-humains), la conscience de soi doit nécessairement apparaître: d'autre part, il y a des faits montrant que quand la conscience apparaît, et même quand elle est déjà passablement développée, les facultés de l'esprit humain sont encore dans une condition presque enfantine. C'est ainsi que j'ai remarqué chez mes propres enfants que si avant leur troisième année ils employaient correctement et d'une façon appropriée les mots: *Je, mon, soi, moi-même*, leurs facultés de raisonnement étaient si maigrement développées qu'elles l'emportaient à peine sur celles d'un animal

intelligent. Un exemple suffira. Ma petite fille, à l'âge de quatre ans et demi, c'est-à-dire près de deux ans après qu'elle eut commencé à employer correctement les mots indiquant une conscience de soi véritable, voulut savoir quelle était la chambre qui, à l'étage inférieur, correspondait au salon, dans une maison où elle avait vécu depuis sa naissance. Quand elle me demanda ce renseignement, je l'engageai à chercher à le trouver elle-même. Elle suggéra d'abord la salle de bain qui non seulement était au-dessus du salon, mais se trouvait sur l'autre face de la maison; puis la salle à manger, qui bien qu'à l'étage au-dessous du salon se trouvait aussi sur l'autre côté de la maison, et ainsi de suite, l'enfant n'ayant évidemment pas la faculté de méditer, et résoudre un problème aussi simple que celui qu'elle avait spontanément désiré étudier. De ceci, et de nombreux autres exemples dont j'ai pris note, je conclus que la genèse de la conscience correspond à un niveau relativement inférieur dans l'évolution de l'esprit humain, comme nous pourrions nous y attendre si sa genèse dépend des conditions très intelligibles que je me suis efforcé d'expliquer dans les précédents chapitres. Mais, s'il en est ainsi, ne suit-il pas que, si grande que soit l'importance de la conscience de soi, en tant que condition d'un développement supérieur dans l'idéation, en elle-même ou à son origine, la conscience ne témoigne pas d'un progrès bien sensible sur ces facultés d'idéation préconceptuelle auxquelles elle fait immédiatement suite? En d'autres termes, il y a moins de raisons encore pour considérer l'avènement de la conscience comme marquant une différence psychologique de nature, qu'il n'y en aurait pour regarder comme tel l'avènement de ces facultés supérieures d'idéation conceptuelle qui, ultérieurement, quoique graduellement, se développent entre la première enfance et la jeunesse. Pourtant nul jusqu'ici n'a osé suggérer l'existence d'une différence de nature entre l'intelligence d'un enfant et celle d'un adolescent.

Autrement dit, l'intervalle psychologique entre mon Cébus et mon enfant (alors que le premier étudiait avec succès le principe mécanique de la vis au moyen de ses facultés réceptuelles très développées, tandis que la dernière essaya vainement de résoudre un très simple problème de topographie au moyen de ses facultés